

MARS 2023 NUMÉRO 1

L'ODYSSÉE DU CINEMA

DOSSIER SPÉCIAL HOLLYWOOD

A man in a blue shirt and tie is leaning over a desk in an office setting. He is looking directly at the camera with a serious expression. The desk is cluttered with papers, a pen holder, and other office supplies. A red leather chair is visible behind him. The background shows a window with a view of a city at night.

**Splendeur et misère
du trader**



Singe D'Or 2023
Festival du Singe Huriant
Shenzhen

DVD COLLECTOR
REMASTERISÉ 4K



Splendeur et misère du trader

Alors que certains pensaient que les algorithmes et les ordinateurs pouvaient remplacer les traders, la récente arnaque de Sam Bankerman-Fried (FTX), le Bernard Madoff des millénials, montre que les technologies évoluent mais que le mal subsiste. Car comment les États-Unis pourraient-ils en finir avec les traders, tant ils sont l'incarnation de l'idéal américain: richesse, liberté et pour certains, renommée. Si cette figure est profondément ancrée dans la culture américaine, c'est aussi en grande partie grâce au cinéma qui, depuis l'élection de Reagan en 1980, l'idéalise. Pourtant, certains des plus grands réalisateurs, Martin Scorsese ou Oliver Stone pour ne citer qu'eux, ont, à travers certains de leurs films, critiqué la figure du trader, ce qu'il défend et ce qu'il représente. Mais avec plusieurs millions de posts de motivation sur les réseaux utilisant les hashtags *Sigma Male* ou *Objectif Millionnaire* et comme figure, des personnages comme Patrick Bateman de *American Psycho*, les traders servent désormais de modèles pour une partie de la nouvelle génération. Le phénomène s'explique par le fait que, la Bourse et la spéculation financière étant des mondes opaques pour le commun des mortels, c'est le cinéma qui les a rendus accessibles et qui a fait du trader un objet de la culture populaire américaine.

La figure du trader n'a, en effet, pas toujours été contestée: du simple fortuné comme un autre dans *Trading Places* (1983) au génie capable de miracles dans *Léviathan* (2011), le financier peut même se repentir s'il agit mal, à l'image du personnage qu'incarne Richard Gere dans *Pretty Woman* (1990). Mais après la crise de 2008, nombreux sont ceux qui ont voulu dénoncer ou mettre en lumière les travers des agissements des traders. Du documentaire au thriller relatant les décisions qui ont conduit

à cette crise, aux films humoristiques tournant en dérision leurs personnages, certains réalisateurs ont utilisé le média du cinéma pour s'attaquer à cette figure devenue emblématique. Mais là où, avant la crise, le cinéma traitait d'un personnage de trader en particulier, après la crise, il semble que les films tendent plutôt à critiquer le système que forment les financiers dans leur ensemble.

Mais là où, avant la crise de 2008, le cinéma traitait d'un personnage de trader en particulier, après la crise, il semble que les films tendent plutôt à critiquer le système que forment les financiers dans leur ensemble.

C'est pourquoi dans ce dossier spécial nous avons décidé de nous demander comment la figure du trader a évolué dans le cinéma hollywoodien.

Nous verrons que s'interroger sur l'évolution de la représentation du trader au cinéma permet d'aborder différents thèmes (libéralisme, conformisme, consumérisme, féminisme, ...) car il illustre certains changements de la société américaine.

En somme, même si la figure du trader n'est pas considérée comme un archétype cinématographique en soi, comme peut l'être celle du cowboy, elle a donné lieu, depuis les années 1980, à une série de films dont l'impact culturel est encore visible aujourd'hui. Pourtant, malgré le succès et la popularité de certains de ces films, le trader a fait l'objet de relativement peu d'études cinématographiques.

C'est pour amorcer une correction de cette situation que nous souhaitons publier ce numéro spécial lui étant consacré. ●

Ulysse Ristorcelli
Rédacteur en chef

La dernière production
du studio d'animation Pixar

LES Z'ILLIONAIRES

F T X



CAROLINE ELLISON

SAM BANKMAN-FRIED

**Ils prennent votre argent
et en font du vent...**

L'ODYSSÉE
DU CINÉMA

Sommaire

- 6 Chronologie de films clés
- 8 Quand apparaît le trader?
- 9 Le trader: de l'américain dream à l'américain nightmare
- 10 American Psycho ou l'ère du Yuppie
- 13 Wall Street: La fin d'une Amérique, le début d'une autre
- 16 "It's money. It's made up."
- 17 A quoi ça sert un trader?
- 20 Le trader: de l'autre côté de l'écran
- 21 Peut-on rire du trader?
- 22 Quand le trader s'accorde au féminin
- 24 Le trader: entre jeunes ambitieux et vieux loups
- 25 The Wall Street Project: le retour du mythe américain?
- 26 Le mot de la fin

Trading Places (Un futeuil pour 2) (1983) réalisé par John Landis: Dans cette comédie, deux frères, vieillards ploutocrates sans foi ni loi, font un pari. Ils permettent la position et l'environnement social des deux héros: et si le clochard afro-américain (Eddie Murphy) devenait soudainement un trader, tandis que le trader WASP (Dan Aykroyd) était plongé dans la misère et l'opprobre? Ces derniers mettent alors en commun leurs compétences pour se venger et s'enrichir. ●

Wall Street réalisé par Oliver Stone (1988): Un jeune trader ambitieux, Bud Fox (Charlie Sheen), tombe sous la coupe de son mentor, fraudeur et sans morale, Gordon Gekko (Michael Douglas). Après lui avoir enseigné ses méthodes, il souhaite détruire la compagnie aérienne où travaille le père de Fox. Le jeune héros trouve ensuite rédemption en dénonçant Gekko. Les deux finissent alors en prison. ●

The Associate (L'Associé) réalisé par Donald Petrie (1996): Alors que l'on nie ses compétences professionnelles, parce que c'est une femme afro-américaine, Laurel Aynes (Wooppy Goldberg), tradeuse de talent, crée sa propre entreprise. Mais elle se voit alors contrainte, pour être crédible, d'inventer un personnage fictif: un sexagénaire blanc, requin de la finance. ●

Rogue Trader (Trader) réalisé par James Dearden (1999): Adapté de l'histoire vraie de la chute de Nick Leeson (Ewan McGregor), le film relate comment le jeune trader star de Singapour, a, pour cacher ses pertes colossales, pris des paris de plus en plus dangereux, provoquant la ruine de la Barings Banks. ●

American Psycho réalisé par Mary Harron (2000): La face noire du Vuppisme des années 80: prototype du trader, beau, riche, musclé, Patrick Bateman (Christian Bale) est en réalité un serial killer sanguinaire. Il tue sans éveiller les soupçons du cercle de Yuppies superficiels, aux rituels routiniers, dans lequel il évolue. ●

Wall Street: Money Never Sleeps (Wall Street: L'argent ne dort jamais) réalisé par Oliver Stone (2010): Gordon Gekko sort de prison en pleine crise de 2008 et aide un jeune trader (Shia LaBeouf), fiancé de sa fille infélicité, dans son affrontement contre les requins de Wall Street. Ces derniers tentent de cacher leurs malversations en se faisant sauver par le gouvernement. ●

Limitless réalisé par Neil Burger (2011): Un écrivain raté (Bradley Cooper) voit son intelligence décuplée par une drogue expérimentale. Il devient alors un trader de génie de Wall Street en s'enrichissant rapidement. ●



Margin Call réalisé par J. C. Chandor (2012): La nuit précédant la crise de 2008, en un huis clos théâtral, des traders et leurs supérieurs hiérarchiques décident de sauver leur entreprise en trahissant leurs clients et leur intégrité professionnelle, au risque pour certains de perdre leur âme. ●

The Wolf of Wall Street (Le loup de Wall Street) réalisé par Martin Scorsese (2013): Hystérique et drogué, Jordan Belfort, personnage Scorseseien par excellence et courtier en stock picking (actions à bas prix), devient rapidement richissime en escroquant des milliers de petits épargnants, jusqu'à la chute finale, littéralement: un naufrage en Méditerranée. ●

The Big Short (The Big Short: La Casse du siècle) réalisé par Adam McKay (2015): De façon documentaire, le film suit différents véritables traders (le génie Michael Burry, un groupe d'associés mené par Mark Baum, 2 jeunes débutants) dans leur prise de conscience, inévitables, des prémices du krach de 2008 et leurs actions audacieuses pour en profiter financièrement. ●

Get Hard (En taule: Mode d'emploi) réalisé par Etan Cohen (2015): Dans cette comédie drôlatique: un trader (Will Ferrell) vivant dans une bulle de luxe et de privilèges, est condamné pour les malversations de son beau-père. Il doit apprendre en urgence les codes de la rue, pour survivre en prison, en engageant comme professeur un pseudo délinquant afro-américain (Kevin Hart). ●

Equity (Tradeuse) réalisé par Meera Menon (2016): Dans ce film de la réalisatrice Meera Menon, Naomi Bishop (Anna Gunn) est tradeuse dans une banque d'investissement chargée de l'introduction en bourse de sociétés. En lutte avec elle-même et avec son milieu professionnel, elle tente de survivre, malgré les manipulations et les rhabusons de ses collègues et amis, hommes ou femmes... ●

The Hummingbird Project (The Wall Street Project) réalisé par Kim Nguyen (2018): L'esprit pionnier n'est pas mort: deux jeunes ambitieux cherchent à repousser les limites du trading haute fréquence en voulant dérouter à travers l'Amérique un câble qui leur permettrait de gagner quelques millisecondes sur leurs concurrents. ●





Entre *Mobuse le joueur* (Fritz Lang 1922) et *Un Foucault pour deux* (John Landis 1983) la représentation de la Bourse au cinéma reste finalement la même : une agora humaine où la tarée de l'information se prête à toutes les manipulations et peut déstabiliser des scènes de panique et d'hybris.

Le trader : de l'American dream à l'American nightmare



Pour Jordan Belfort, le rêve américain se résume à la course à l'argent, une course qui le conduira à la chute finale, au cauchemar.

Quand apparaît le trader ?

De la vente de riz dans le Japon moyenâgeux à la création de la bourse de New-York en 1792, il est assez difficile de donner une date de création de la bourse et du marché spéculatif et le but n'est pas ici celui-ci. Ce qui est tout de même intéressant à remarquer, c'est que le métier de banquier d'affaires, celui qui investit et spéculé sur le marché, a relativement peu changé au plus d'un siècle. Jusqu'au début des années 1980. En effet, dans *Le Comte de Monte Cristo*, le héros éponyme, en contrôlant l'information, manipule de la même façon, au début du XIX^e siècle, le marché de Paris que le docteur Mabuse en 1922, ou Billy Ray Valentine (Eddy Murphy) et Louis Winthorpe III (Dan Aykroyd) dans *Trading Places*, le marché de New York. Tous évoluent au sein d'un milieu boursier où les échanges s'effectuent à la criée et où l'information est difficilement accessible, donc à la fois précieuse et manipulable. Mais deux événements concomitants vont

radicalement changer le monde de la finance et permettre l'émergence d'un tout nouveau type de courtier: le trader. Le premier et le plus évident est l'élection du président Reagan en 1980 dont la politique libérale va profondément impacter l'économie américaine. Ainsi, les *regonomes* (not valise désignant les politiques économiques du président), inspirées par Milton Friedman, accélèrent la financiarisation et la mondialisation de l'économie. Dans cette Amérique au libéralisme sans entraves, les mouvements sociaux des dernières présidences font place à l'individu et à sa course à la réussite. Le cinéma hollywoodien met en avant cette figure individuelle : le trader

économiques du président), inspirées par Milton Friedman, accélèrent la financiarisation et la mondialisation de l'économie. Dans cette Amérique au libéralisme sans entraves, les mouvements sociaux des décennies précédentes

font place à l'individu et à sa course à la réussite. Le cinéma hollywoodien met en avant cette figure individuelle et des personnages comme Gekko (*Wall Street*) illustrent l'apparition de ces courtiers ambuleux qui ont saisi l'opportunité de s'enrichir et qu'on appellera désormais "traders". Le second événement clé est la démocratisation de l'ordinateur et la numérisation des données. L'information, à mesure qu'elle devient accessible, se complexifie. On a alors besoin d'un nouveau type de courtier capable d'interpréter toutes ces données, ces chiffres et ces graphes: le trader. Plus les technologies évolueront et plus le trader devra être technique, au point d'être un spécialiste des moteurs de fusée dans *Margin Call* ou un génie du numérique dans *The Hummingbird Project*. Il semble donc que c'est le marché financier moderne, à la fois libéral et numérique, qui est à l'origine de l'apparition de cette nouvelle profession qui est le trader. ●

que naissent des figures fortes comme Rambo par exemple (à partir du deuxième volet). Les premiers films mettant en scène le trader étant sortis durant cette période, on pourrait croire qu'ils participent au retour du rêve américain dans l'imaginaire du spectateur. En effet, un personnage comme Bud Fox dans *Wall Street* vient, par exemple, d'un milieu modeste, se finit par faire fortune et réalise ses ambitions. Pourtant, ce que décrit Stone ce n'est pas quelque'un qui vit le rêve américain, sion le cauchemar américain. Car, à l'origine protestante, la morale américaine encourage la fortune lorsqu'elle est issue d'un travail personnel et qui sert la société. Seulement, dans des films comme *Wall Street* ou *The Wolf of Wall Street*, le travail du trader est présenté comme aisé et ne demandant que peu d'efforts. L'argent, pour le trader, est alors moins la récompense d'un travail juste et acharné qu'un but en soi: il n'a aucune considération pour la société en générale, seul le profit lui importe. Par exemple, Gekko n'a que du mépris pour le père de Fox, qui est l'exemple de l'honnête travail américain, et n'hésitera d'ailleurs pas à le renvoyer, lui et tous ses collègues, pour revendre la BlueStar Airlines et assurer un bénéfice. Le trader apparaît alors, au cinéma, comme une figure extérieure au corps social dont il profite. Par son égoïsme, son avidité, il est une menace pour la stabilité de la collectivité. Ainsi, un nouveau «méchant» voit le jour à Hollywood! ●



Dans *Wall Street*, le père du héros, joué par Martin Sheen, est un ouvrier syndicaliste dans la compagnie aérienne que cherche à détruire Gordon Gekko. Ce personnage, ancré dans la réalité du monde du travail, représente l'ancienne économie industrielle de l'Amérique et ses valeurs : goût de l'effort et du travail, probité, possibilité de l'entrepreneuriat comme terrain de luttes sociales et de négociations.

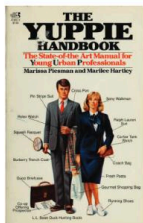
Il serait tentant de décrire la figure du trader, incarnant la réussite individuelle et le consumérisme américain, comme l'illustration ultime de ce que l'on appelle le rêve américain. Cependant, ce serait se méprendre, tant sur la signification de ce dernier, que sur la représentation du trader dans les films. De part leur histoire, les Etats-Unis sont intimement liés à un esprit, à une idéologie que l'on résume sous l'appellation *The American dream* (le rêve américain). Parmi les caractéristiques de ce dernier, nous allons nous intéresser en particulier à l'importance qui est accordée à l'individu. En effet, depuis la création des Etats-Unis, rigne, entre autres, l'idée que n'importe qui, quelque soit son origine ou sa religion, peut faire fortune, à condition qu'il travaille dur. Ainsi, les Etats-Unis sont une terre de tous les possibles, où la réussite sourit au méritant et où l'individu peut se réaliser. Ce mythe américain connaît un renouveau sous l'ère du président Reagan qui souhaite relancer le pays sur le devant de la scène après la défaite au Vietnam. Un vent de renouveau qui souffle tant en politique qu'au cinéma. C'est pourquoi au début des années 1980, s'achève le nouvel Hollywood qui laisse la place à un cinéma dialectique qui romme avec les codes du cinéma classique du vieux hollywood. Notamment avec la réapparition de la figure du héros, américain qui plus est, qui contraste avec les personnages de parias du nouvel hollywood. C'est ainsi

American Psycho ou l'ère du Yuppie

Le Yuppie, symbole de jeune urbain parfaitement intégré à la ville et à tout ce qu'elle implique sous l'ère Reagan, a été vivement critiqué. Retour sur cette figure controversée qu'illustre American Psycho.

Durant les années 1980, apparaît une nouvelle catégorie sociale : le Yuppie pour Young Urban Professional (jeune professionnel urbain). À l'origine, le terme était neutre et désignait les jeunes cadres habitant au cœur des grandes villes. Mais suite à la crise de 1987, il devient un terme péjoratif, le grand public considérant désormais les yuppies comme arrogants, odieux et injustement riches.

Patrick Bateman, le protagoniste de *American Psycho* de Bret Easton Ellis, adapté au cinéma par la réalisatrice Mary Harron, est la parfaite incarnation du yuppie. Véritable goldenboy travaillant dans une banque d'affaires, il évolue dans un environnement éminemment urbain : la ville de New York. Ses occupations oscillent ainsi entre les dîners dans des restaurants plus réputés les uns que les autres et les soirées en boîte de nuit. La réputation de ceux-ci prédomine d'ailleurs sur leur qualité intrinsèque, témoignant de la matérialité superficielle qui caractérise Bateman et toutes ses connaissances. Car sa volonté est de faire partie de groupe : "I just want to fit in" ("Je veux juste m'intégrer"). Il épouse alors tous les codes du yuppie pour qui le moindre détail est significatif : des costumes italiens aux sacs de voyage Jean Paul Gaultier, de l'adresse de son appartement à sa carte de visite. Mais derrière cette "normalité" et les codes mondains se cache la bestialité de



"I just want to fit in!"
("Je veux juste m'intégrer").

l'homme. En effet, Bateman est un serial killer, qui tue sans distinction ceux qui le méprisent ou se mettent en travers de son chemin. Les apparences superficielles du yuppie cachent alors l'horreur. Le monde aseptisé, artificiel et urbain des années Reagan, l'argent et la réussite sont autant de façades que Ellis et Harron critiquent dans leurs œuvres, les considérant dangereuses car elles refoulent la bestialité de l'homme.

De plus, la reproduction par Bateman des codes de ses amis Yuppies est aisée car ils vont tous dans les mêmes restaurants, chez le même tailleur ou chez le même coiffeur. Ils se ressemblent tous, si bien

que même entre eux ils ne parviennent pas à se reconnaître et passe leur temps à se confondre. La disparition supposée de Paul Allen n'inquiète alors personne puisque certains prétendent l'avoir vu, même si Patrick est certain de l'avoir tué. Cette grande confusion et cette reproduction du même, Jean Baudrillard l'observe dans toute la société moderne dans *La transparence du Mal*. « Quand les choses, les signes, les actions sont libérées de leur idée, de leur concept, de leur référence, de leur origine et de leur fin, alors elles entrent dans une auto-reproduction à l'infini. » C'est ce que Baudrillard appelle l'« enfer du même » s'opposant à Sartre lorsqu'il écrit : « l'enfer c'est les autres ». Pour Baudrillard, l'Humain n'est pas en proie à une altérité qui le jurerait car l'altérité a disparu. Au contraire, l'homme évolue dans un monde où tout se ressemble et où le même se démultiplie et en se reproduisant, perd toujours plus de sens. Pourtant, « Les choses continuent de fonctionner alors que l'idée en a depuis longtemps disparu. Elles continuent de fonctionner dans une indifférence totale à leur propre contenu. Et le paradoxe est qu'elles fonctionnent d'autant mieux ». Ainsi, les costumes Valentino dans *American Psycho* ne sont que les « signes » d'une appartenance à un groupe, une classe sociale. La réalité de l'objet disparaît au profit de son signifiant : le statut luxueux de la marque. ●



Patrick Bateman, trader, est un prédateur narcissique. Il incarne l'individualisme qui est la clé de voûte de l'idéologie du nouveau capitalisme reaganien : un monde déréglé, voire chaotique, car il lui est ainsi plus facile de le dominer que lorsque l'ordre y régnait. Prédaleur et profiteur, le héros solitaire est à l'affût de toute occasion de s'imposer et de dominer dans un monde d'ou toutes formes d'égalité politique ou sociale ont été exclues. Car dans la pensée ultralibérale et néolibérale reaganienne, la collectivité doit être au service de l'individu, jamais l'inverse.



Dans une interview de 2016 (Vanity-Fair), Bret Easton Ellis indiquait à propos de son roman : « J'avais publié deux romans, j'étais jeune, riche et célèbre. Pourquoi me sentais-je si insatisfait ? En fait j'étais écœuré par le reaganisme triomphant, les valeurs et le mode de vie des yuppies, et à travers *American Psycho*, j'ai pu exprimer mon dégoût. Mes émotions se sont incarnées en Patrick Bateman. »





Entre narcissisme et culte de la performance : le corp "politique" de Patrick Bateman

Quel est le sens du corps body-buïlé de Patrick Bateman (Christian Bale) dans *American Psycho* ? Pure image de magazine, ce corps est le reflet du narcissisme et de la superficialité du personnage. Mais il est aussi le miroir de l'idéologie néolibérale des années Reagan. L'acteur de l'économie doit dupliquer les valeurs associées au sport de compétition : culte de la performance, de l'efficacité, des records, de la compétition acharnée et généralisée, de la concurrence, du *struggle for life*. Comme écrits N. Oblin, dans son ouvrage *Le corps sportif* : « le sport contraignait les corps et les enferme dans des normes d'efficacité et de pureté. Il transmet alors une idéologie, celle d'un corps parfait dans un monde parfait ».

Au delà de la morale et des scrupules, les corps, formés, contraints, du financier Patrick Bateman est un corps de gagnant...

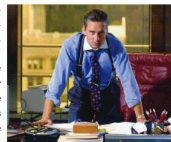
Wall Street : La fin d'une Amérique, le début d'une autre

La saga Wall Street d'Oliver Stone est sans aucun doute à l'origine de la figure du trader avec son personnage, presque mythologique, de Gordon Gekko. Revenons sur ce dernier qui, en deux films, illustre l'évolution de la vision de l'Amérique selon Stone.

Dans une interview menée par Dan Patrick, dans son émission Dan Patrick Show, Michael Douglas, l'interprète de Gordon Gekko dans *Wall Street*, confiait son étonnement devant le nombre de traders qui venaient l'aborder dans la rue, lui récitant des répliques de son personnage et lui confiant qu'il les avait beaucoup inspirés. Ceci témoigne du rôle fondateur de Gekko dans l'émergence de la figure du trader. Pourtant, il est clairement présenté comme l'antagoniste du héros Bud Fox dans le film d'Oliver Stone. Alors, comment a-t-il pu servir de modèle ?

Gekko est d'abord le représentant de son époque et plus particulièrement d'un nouveau genre d'investisseurs qui apparaissent au cours des années 1980 : les actionnaires activistes ("activist shareholder"). Le plus célèbre d'entre eux est l'un des tout premiers : Carl Icahn. Leur but est d'acquérir un certain pourcentage d'une entreprise afin de pouvoir faire pression sur le conseil d'administration et pouvoir en faire ce que bon leur semble :

très souvent la dissonance ou la revendique. Gekko est très clairement inspiré de Icahn, le parallèle étant poussé au point où Gekko acquiert la BlueStar Airlines à l'image d'Icahn et de son fameux rachat de la compagnie aérienne Trans World Airlines (TWA). Ainsi, comme il le dit lui-même, Gekko est le symbole d'une nouvelle Amérique, d'une Amérique libérale. Sa réussite et sa fortune personnelle



Gekko est le maître de son environnement, il ne joue pas : il n'investit que s'il est certain de gagner.

sont enviées par tout le milieu. Gekko est le maître de son environnement, il ne joue pas : il n'investit que s'il est certain de gagner.

Cette figure est comparée au père biologique de Bud Fox. Celui-ci incarne toutes les valeurs de l'Amérique des années 1950. C'est un honnête travailleur qui a des valeurs morales et essaie de les transmettre à son fils. Il ne voit l'argent que comme un moyen de subvenir aux besoins de sa famille et ne cherche pas à l'accumuler. Face à Gekko, il reste fidèle à ses employeurs tout en étant un chef de syndicat chevronné. Il n'a de cesse d'essayer de faire revenir son fils sur le droit chemin. C'est ainsi lui qui le conduit au tribunal durant la scène finale. Ce final témoigne de la volonté de Stone de critiquer la nouvelle Amérique qui est en

train de naître à cette époque, lui qui défend les valeurs de l'Amérique d'après-guerre. La justice rendue à la fin du film, justice presque divine comme le laisse sous-entendre la plongée finale sur Bud Fox gravissant les marches du tribunal, illustre que pour Stone, Gekko est un cas isolé.

En 1988, Gekko est ainsi présenté comme hors du système, qui a encore les moyens de le contrer et de le condamner.

Ceci change dans *Wall Street : Money Never Sleeps* sorti en 2010. Désormais, c'est tout le système des grandes banques qui est présenté comme corrompu par Stone. Alors que dans le premier film, le système condamnait Gekko, ici ce sont les financiers qui ont le pouvoir et qui forment le système. Ils finissent d'ailleurs par accueillir Gekko dans leur milieu. Le retournement final du film, qui accorde à Gekko, qui se réconcilie avec sa fille, une forme de rédemption, semble artificiel pour le spectateur, au vu de l'ampleur de la corruption généralisée décrite par le film. Ainsi, la scène de la table ronde où financiers et représentants de la banque fédérale se mettent d'accord pour sauver les premiers, malgré leur évidente responsabilité et leurs malversations, sonne comme un échec de la part du système. Ici, les "méchants" gagnent. Alors que le premier *Wall Street* condamnait le comportement d'un seul homme, dans le second, c'est bien tout un système qui est remis en question. ●

Gordon Gekko, le mythe fondateur du trader au cinéma

La panoplie de la réussite selon Gekko



Le téléphone portable, dans les années 80 est l'avant-garde de la technologie.



Le jet privé. Car la finance ne connaît pas de frontières. Le temps, c'est de l'argent !



Mrs. Bacon. Dubuffet, des œuvres d'art colorées ornent les murs du bureau de Gekko. La valeur des œuvres est rabaissée à leur prix. L'art devient ainsi le signe de la richesse de son propriétaire.



L'épouse officielle, désolée, reléguée au rôle de maîtresse de maison.



La jeune maîtresse, objet de conquête et d'appât.

Le personnage de Gordon Gekko est devenu légendaire. Michael Douglas déclare à son propos (Paris Match): «Je n'ai jamais couru après les récompenses et les Oscars, mais je dois avouer que c'est un rôle extraordinaire. Vingt-cinq ans après, Gekko est devenu un dieu. Tous les mains, de jeunes traders qui faisaient de la figuration dans le film se mettaient à hurler: "Gekko, tu es le plus fort ! J'avais l'impression d'être une rock star. Ça qui m'étonne toujours, c'est que tout le monde est fasciné par ce Gekko, qui est quand même, il faut le dire, un sale type !»



Gordon Gekko, mentor et « philosophe »...

“

Le un pour cent le plus riche de ce pays possède la moitié de la richesse de notre pays, cinq billions de dollars. Un tiers de cela provient du travail acharné, les deux tiers proviennent de l'héritage, des intérêts sur les intérêts accumulés par les veuves et les fils idiots et ce que je fais, de la spéculation boursière et immobilière. C'est des conneries. Vous avez quatre-vingt-dix pour cent du public américain avec peu ou pas de valeur nette. Je ne crée rien. Je possède. Nous établissons les règles, mon pote. L'actualité, la guerre, la paix, la famine, les bouleversements, le prix du trombone. Nous sortons ce lapin du chapeau pendant que tout le monde s'assoit là-bas en se demandant comment diable nous l'avons fait. Maintenant, tu n'es pas assez naïf pour penser que nous vivons dans une démocratie, n'est-ce pas mon pote ? C'est le marché libre. Et vous en faites partie. Vous avez cet instinct de tueur. Reste dans le coin mon pote, j'ai encore beaucoup à t'apprendre. ”

“It’s money. It’s made up.”

Le monde de la finance semble très opaque pour le grand public qui semble ne pas comprendre ce qui se trame à Wall Street tant le trader est souvent présenté comme un génie. Pourtant, les marchés sont peut-être moins mystérieux que factices, reposant moins sur une réalité complexe qu’une fiction consentie.

Un des reproches récurrents que l’on observe dans les films est que le métier de trader est superficiel: il n’apporte rien de concret à la société. Ce thème revient d’ailleurs à plusieurs reprises dans *Margin Call*, où les personnages se comparent à ce qu’ils ambitionnent par être. L’absence de sens de leur profession, à la veille de la crise de 2008, devient encore plus absurde en comparaison des professions qui ont une action concrète sur le monde. L’exemple d’un pont construit par un architecte, qui permet à des milliers de personnes de rentrer plus rapidement chez eux, est ainsi cité.

Mais cette absence de sens du métier, Mark Hanna, interprété par Matthew McConaughey dans *The Wolf of Wall Street*, le revendique: “We don’t create s***, we don’t build” (“On ne crée rien, on ne construit rien). Pour lui, la bourse, le monde de la finance n’est qu’une fiction (“It’s not f***** real!”). Le trader est alors le gardien de cette fiction, il est chargé de maintenir l’illusion. Ainsi, il doit empêcher ses clients de retirer leur argent car sinon cet argent devient “réel”, il faut absolument qu’ils investissent leurs gains afin d’entretenir la machine: ils deviennent riches, certes, mais seule-



Pour Mark Hanna, (Matthew McConaughey, *The Wolf of Wall Street*): “we don’t create s***, we don’t build” (“On ne crée rien, on ne construit rien). Pour lui, la bourse, le monde de la finance n’est qu’une fiction (“It’s not f***** real!”). Le trader est alors le gardien de cette fiction, il est chargé de maintenir l’illusion...

ment sur la “pajote”. Comme dirait Jeremy Irons dans *Martin Call*: “It’s money, it’s made up.” (“C’est de l’argent, c’est inventé.”). Pourtant, comme chacune des crises financières, que d’ailleurs ce dernier cite, ont pu le montrer, les conséquences des actes des traders sont, elles, bien réelles. Ainsi, le marché de l’immobilier a fini par s’écrouler en 2008, ruinant des milliers de personnes, et ce malgré le fait que le cours des hypothèques augmentait malgré l’augmentation du taux de non-remboursement. Une situation tellement absurde que certains traders (présents dans *The Big Short*) ne pouvaient y croire et pensent même qu’ils doivent nécessairement se tromper: comment pourrait-il en être autrement ?

Cette absence de corrélation entre la valeur d’un bien et sa valeur intrinsèque ne surprendrait pas Jean Baudrillard. Dans *Ecran total*, au chapitre “L’économie virale”, il présente le modèle de la “transéco-

nomie” qui régnait désormais: “Le principe même de l’information et de la communication est celui d’une valeur non plus référentielle, mais fondée sur la circulation pure [...] Ici, il n’y a plus d’échange à proprement parler, on est dans la circulation pure [...], c’est une toute nouvelle définition de la valeur, valeur purement centrifuge, liée plus à la pure vitesse et multiplication des échanges [...] - fait de virtualité opérationnelle et jamais opératoire”. Ainsi, même si les traders de *The Big Short* trouvent cela absurde, la valeur du marché hypothécaire ne repose que sur les échanges entre les différents fonds d’investissements et les banques. C’est d’ailleurs moins l’augmentation du taux de non-remboursement, qui commence avant celle du marché hypothécaire, que l’arrêt soudain de toutes les transactions entre les agents, qui se rendent enfin compte de l’absence de valeur de leurs possessions, qui est responsable de la crise de 2008. ●

A quoi ça sert un trader ?

Il est récurrent dans les films que la figure du trader soit présentée comme problématique. Devant les accusations, le trader doit alors se défendre, quant à ses actions ou quant à son utilité. Au fond, qu’est-ce qu’un trader ? Le Robert le définit comme un opérateur financier, cela signifie qu’il achète et revend des actions pour son profit personnel et/ou ses clients. Certains posent alors la question de l’utilité des traders dans la société car après tout il y a des façons plus éthiques de gagner de l’argent. C’est une question récurrente dans les films qui traitent du monde financier, surtout depuis la crise de 2008 où la question s’est véritablement posée après la révélation de tous ses travers, et souvent des personnages tentent d’y répondre.

Dans *Wall Street*, Gordon Gekko, dans son célèbre monologue, donne son point de vue: “Greed is good” (“L’avidité est bonne”). Il reprend la théorie évolutionniste: son rôle est d’évincer la bureaucratie qui gangrène la société américaine et de rendre plus efficaces les sociétés dans lesquelles il investit. C’est la sélection naturelle: les sociétés rentables prospèrent, les autres sont dissoutes et revenues. Sa cupidité personnelle permettrait donc de rendre plus efficace et plus compétitive l’industrie américaine, malgré les milliers de chômeurs que ses rachats entraînent.

Ces discours n’est plus tenable après la crise de 2008. En effet, les traders des banques n’ont pas rendu le marché mondial plus efficient mais font au contraire paralysé pendant un cer-



tain temps. En réponse à cette crise et aux possibles reproches du grand public, le personnage de Will Emmerson (Paul Bettany) dans *Margin Call* expose sa théorie: “We are necessary.” (“Vous [les traders] sommes nécessaires”). Pour lui, les gens vivent au-dessus de leurs moyens, ils achètent par exemple des voitures et des maisons avec de l’argent qu’ils n’ont pas. Sauf qu’ils veulent le beurre et l’argent du beurre: ils veulent vivre comme des “rois” mais ne pas être tenus responsables de ce que ce mode de vie implique. C’est là que le financier intervient. Par ses manipulations sur les marchés, il permet à tous de vivre comme ils l’entendent et prend la responsabilité en cas d’échec ou de crise. Cette hypocrisie des “gens normaux” agace particulièrement Emmerson et lui permet de ne pas culpabiliser à la veille de la fameuse crise de 2008... Mais tous les traders ne sont pas aussi cyniques, certains ont au contraire une morale qui les pousse à agir véritablement pour le bien commun. C’est par exemple le cas de Mark Baum, interprété par Steve Carell dans *The Big Short*, qui, au prise avec un milieu financier cupide et corrompu, tente de changer le système pour le mieux.

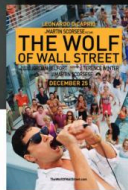
Après le suicide de son frère pour lequel il se sent responsable, il tente de donner du sens à son métier, mais découvre toute l’absurdité du monde financier et ne parvient pas, malgré ses efforts à changer le système.

Mais bien que la question “A quoi sert un trader ?” semble intéressante, est-elle encore d’actualité ? Avec l’apparition de la DeFi (finance décentralisée) permise grâce aux blockchains, des entreprises comme Coinbase ou Morpho Labs proposent des placements aux taux compétitifs et totalement transparents de par la nature des blockchains. Plus besoin d’un grand magicien ou d’un génie comme trader, dont l’accès est réservé aux plus fortunés, pour obtenir de hauts rendements sur son épargne... Les financiers sont-ils en voie d’extinction ? L’avenir nous le dira mais pour Paul Frambot (fondateur de Morpho Labs) le glas a déjà sonné... La figure du trader au cinéma serait-elle alors en voie de disparition ? Des films comme *The Hummingbird Project* illustrent déjà l’impuissance des traders face aux nouvelles technologies. ●



« Margin Call » 2011 - J. C. Chandor

Dans le huis clos nocturne et mélancolique de *Margin Call*, à la veille de la crise de 2008, les traders contemple le vide, au bord du gouffre. S'interrogeant sur la vacuité de leur métier. Pendant que les dirigeants réunis en assemblée extraordinaire décident de la marche à suivre pour sauver ce qui peut encore l'être : vendre les actifs toxiques dès l'ouverture de Wall Street, au matin, et provoquer sciemment, ce faisant, une crise financière sans précédent... Dans un monologue d'une grande intensité, Eric Dale (Stanley Tucci), le trader licencié, se souvient du temps où, ingénieur, il bâtissait des ponts, utiles pour la communauté et construits à la sueur des ouvriers, loin des châteaux de sable de Wall Street...



« Le loup de Wall Street » 2013 - Martin Scorsese

Jordan Belfort (Leonardo DiCaprio) se lance dans une course frénétique à l'argent, au luxe, aux plaisirs. Comme tous les personnages Scorsesien, oinéaste aux racines catholiques, Belfort se dirige inéluctablement vers sa chute finale. À la fin du film, drogué, il ne peut plus même se tenir debout. Le monde fastueux de la Finance dans lequel il évolue et son hyper-activité le condamne. La punition (divine ?) prend alors la forme, littéralement, du naufrage de son yacht luxueux.





Le trader : de l'autre côté de l'écran

C'est en 1987, qu'à Paris, les agents de change à la crie sont définitivement remplacés par des ordres entièrement numérisés. L'information devient plus facile d'accès, les échanges s'accroissent: le métier de trader apparaît. Le trader et son ordinateur sont intimement liés depuis les années 1980. Mais bien qu'à l'origine les ordinateurs permettaient de s'informer de façon simple, rapide et sûre sur l'état du marché, ils ont fini, petit à petit, par occulter la réalité. Ainsi, malgré la multiplication des écrans dans les bureaux visibles dans *Margin Call* ou dans *Wall Street*, *Money never sleeps*, personne, ou presque, n'est capable de voir ce qui est pourtant visible: une crise sans précédent est sur le point d'arriver ou dans le cas des protagonistes des films précédents, leur société est totalement ruinée. L'écran est devenu l'arbre qui cache la forêt. En se focalisant sur les chiffres, les graphes, personne ne se pose de questions.

Pourtant, bien que certains comme Mark Baum (*The Big Short*) aient besoin de se confronter au réel directement en visitant des résidences en Floride, Michael Burry (*The Big Short*), depuis son bureau, devant son ordinateur, a pu avoir accès aux chiffres et a pu apercevoir la réalité. L'ordinateur n'est donc qu'un simple outil qui, bien utilisé, est encore efficace. Mais la masse des traders l'utilise de façon déraisonnée, sans réflexion et sans prise de recul. L'écran n'ouvre alors plus sur le monde réel mais au contraire le cache, ce qui est évidemment dangereux.

Aujourd'hui, l'ordinateur n'est plus un simple écran, c'est un trader à part entière. Les algorithmes à hautes fréquences sont capables de placer des ordres à une très grande vitesse et représentent aujourd'hui plus de 80% des transactions mondiales d'après Tabg Group. Mais les formules mathématiques ne se basent que sur des graphes et pas sur une certaine forme de "réalité". De plus, elles peuvent permettre d'importantes manipulations du marché ou bien des arnaques à l'image de l'entreprise IBIS Global Capital spécialisée dans le trading haute fréquence dans *Money Monster*, dont le patron détourne les fonds.

Ainsi, le trader face à son écran qui le protège, évolue dans un univers virtuel, une simulation de la réalité : un monde en graphes. Mais l'économie, elle, est réelle et conditionne la vie d'être humains tout aussi réels. L'inadéquation entre ces deux mondes peut inquiéter : a-t-on tiré les leçons de la crise de 2008 ? ●

Peut-on rire du trader ?



être est-ce un moyen thérapeutique de lutter face à cette crise ? Mais cela témoigne aussi d'une certaine prise de conscience: ces hommes de l'ombre ne sont pas des génies, ce sont des hommes comme les autres avec des défauts si gros qu'ils en deviennent ridicules... En parlant de ridicule, une autre source d'inspiration, explicitement citée au générique de *The Other Guys*, est certainement Bernard Madoff dont l'arnaque, vieille comme le monde, était tellement grosse, tellement visible, tellement prévisible qu'elle en devient presque risible, faisant de certains investisseurs la risée du grand public. Le rire devient alors la vengeance des victimes d'un système. ●

Depuis les années 80, le trader a toujours été traité de manière sérieuse par les réalisateurs. Le ton du film peut être plus ou moins léger, mais le sujet est toujours traité avec sérieux: thriller ou récit initiatique, les enjeux sont toujours lourds de conséquences.

Il faut attendre la crise de 2008 pour que l'on puisse rire aux dépens du trader avec des films comme *The Other Guys* (2010) ou *Get Hard* (2015). Dans ce dernier, l'acteur Will Ferrell interprète James King (un nom qui n'est pas sans ironie), un trader naïf accusé à tort de fraude et qui demande à Kevin Hart, son laveur d'automobile, de le préparer à la dure vie en prison, croyant que ce dernier est un ex-standar. King est certes un excellent trader mais il est ridiculisé tout au long du film: il est manipulé par tous ses proches et est à la fois confus et très maladroit entraînant les propos désobligeants, voire racistes. Mais, il est surtout complètement déconnecté du monde réel, ce qui explique ce qui précède mais, qui est aussi au cœur de l'honneur du film. Il achète par exemple un ensemble de vêtements à plusieurs milliers de dollars du rappeur Lil Wayne, connu pour son style très excentrique, pour visiter un gang afro-américain... On se moque alors de King, tellement déconnecté du réel et qui en devient ridicule et en se moquant de lui, on rit de la figure du trader.

Car les dates ne mentent pas, il a bien fallu attendre la crise de 2008, où le monde de la finance tout entier s'est "ridiculisé", pour que le grand public rit des traders. Peut-



Complètement déconnecté du monde réel, vivant dans sa bulle de privilège, James King, le trader richissime se ridiculise, pire, son ignorance de la réalité vécue par les autres, son égocisme, son imbécillité, en fait le vecteur des idées reçues les plus racistes. Will Ferrell, à la sortie du film déclara: "I wanted to play an asshole"

Quand le trader s'accorde au féminin

Quand on pense au trader, on s'imagine toujours un homme. Pourtant, les femmes sont loin d'être absentes des films de trader: du personnage de secrétaire à l'épouse de celui-ci, certaines deviennent même tradeuses. Mais à quel prix ?

Qui de plus viril que le métier de financier ? La richesse, le pouvoir mais surtout écraser à tout prix ses adversaires et s'élever au-dessus des autres, voilà quelques-unes des motivations d'un trader ou en tout cas les stéréotypes associés à cette profession. Malgré ce milieu très masculin, l'Observatoire des métiers de la banque dénombre en France près de 23% de femmes parmi les opérateurs financiers. Pourtant, même si les femmes n'ont que peu de fois tenu le premier rôle dans un film de trader, elles ne sont pas pour autant absentes. En réalité, elles gravitent autour des personnages de traders et sont souvent réduites à de simples objets par ces derniers. C'est par exemple le cas des "femmes trophées" que possèdent Gordon Gekko ou Jordan Belfort. Elles finissent par devenir un simple élément de leur panoplie à l'image de leur montre ou de leur voiture. Elles sont déshumanisées et finissent souvent dépressives ou alcooliques... Un autre élément de cette panoplie est la femme d'agrément. Gekko et Belfort ont ainsi tous deux des maîtresses et dans les films de traders, il est récurrent de voir un groupe (presque une horde) de traders dans les boîtes de nuit ou dans les clubs de strip-teases à la recherche de femmes après une journée de travail (cf *American Psycho*, *Margin Call*, *The Big Short*, etc.). Ces femmes deviennent alors le vecteur, la démonstration de la misogynie, voire de l'immoralité, du trader et le moyen de le déshumaniser.

Mais avec de plus en plus de femmes choisissant la carrière d'opératrice financière, un nouveau phénomène est apparu. Ce dernier est particulièrement visible dans le seul film à ce jour mettant en scène comme personnage principal une "tradeuse": *Equity*. Le personnage de Anna Gunn (*Breaking Bad*), Naomi Bishop, n'a d'autres choix pour s'imposer que d'être plus employables que tous ses collègues ou concurrents. Elle ne gravit pas les

échelons car elle a un point de vue différent ou par une quelconque différence due à son sexe. Au contraire, elle réussit parce qu'elle est plus "masculine" que tous les autres (elle cherche ainsi à dominer ses collègues comme ses clients durant les négociations). Même s'il est évident qu'elle et ses collègues femmes subissent le sexisme qui règne dans leur milieu professionnel, tomber ensuite condamnerait leur carrière par exemple, et que le film le dénonce, ce n'est pas l'unique message de ce dernier. En effet, il apparaît clairement que Wall Street ne changerait pas beaucoup si les femmes étaient aux commandes: le manque d'éthique semble donc être moins basé sur le genre que sur la nature humaine. Un autre exemple se trouve dans *The Big Short*. Lorsque Michael Barry souhaite ouvrir un compte chez Goldman Sachs, il est accueilli par deux représentants de minorités: une femme et un homme d'origine indienne. Pourtant, ces deux personnages n'agissent pas différemment des banquiers qu'il a rencontrés: ils se moquent ouvertement de lui, eux aussi, comme leurs collègues, défendent le système. Ils sont totalement inclus dans ce système, ils en épousent totalement les codes, la culture, même si ce ne sont pas les leurs à l'origine. Ainsi, dans le cinéma hollywoodien, les minorités tendent à reproduire, à renforcer le système. C'est par exemple le cas de Laurel Ayres (Whoopi Goldberg) dans *The Associate*. Au premier abord, on pourrait croire que le film montre simplement une femme afro-américaine, dotée, être méprisée du fait de son sexe. Au-delà du sexisme qui tend à nier ses compétences, Laurel Ayres subit une seconde oppression, plus sournoise. En effet, en se dissimulant sous les traits d'un investisseur blanc, fictif, en incarnant toutes les caractéristiques de son oppresseur, elle renforce l'idéologie qui la domine... Le message du film, daté, peut interpeller : faut-il qu'une femme noire duplique les normes et le comportement d'un homme blanc pour réussir dans un monde dominé par les hommes blancs ? Ne peut-elle pas tracer sa propre voie sans nier ce qu'elle est ? À la fin du film, Ayres, tombe le masque... Mais la société lui permet-elle pour autant d'être elle-même ? ●



Le masque de Robert Cutty : pour être elle-même, Laurel Ayres doit disparaître, se nier, sous les oripeaux de "celui" qui représente la figure qui la domine et la relègue à un rôle subalterne.

Pour réussir professionnellement Laurel Ayres, (Whoopi Goldberg) dans *The Associate*, doit avancer masqué. Elle construit alors un personnage imaginaire de mâle blanc, requin de la finance : Robert Cutty, au nom fictif. Dans l'univers de Laurel Ayres la compétence n'est pas suffisante. Il faut appartenir à un groupe, une tribu, et en reproduire les codes d'appartenance. Cela va jusqu'à la décoration, très masculine, du bureau de Robert Cutty.



Cigares, pratique du Golf, photographies de personnalités de pouvoir, sont les signes de reconnaissance de l'univers auquel appartient Robert Cutty.



Le trader: entre jeunes ambitieux et vieux loups

Quand on pense au trader, on s'imaginer presque toujours un jeune ambitieux, qui rêve de faire fortune et de s'imposer dans la jungle qu'est Wall Street. La réalité est autre: d'après Hugues Delapau, responsable des solutions d'investissement chez Aured BCG, l'âge moyen d'un trader serait plutôt autour de 45 ans... Mais il va sans dire que la figure du jeune, voulant gravir les échelons, est très utile pour un scénariste ou pour un réalisateur. Ainsi, sa jeunesse permet au spectateur de découvrir le monde opaque qu'est la finance par ses yeux. On peut aussi y voir la reprise de héros balzaciques comme Rastignac qui eux aussi rêvent de s'élever socialement. C'est par exemple le cas de Ibad Fox (Charlie Sheen) dans *Wall Street* ou d'Eddie Morra dans *Limitless*.

Mais cet archétype a aussi son pendant: le vieux requin de la finance, celui qui en connaît tous les rouages. Tout de fois, là où les personnages de jeunes ambitieux ont tendance à se ressembler, parfois à un niveau caricatural, les personnages plus âgés, eux, ont souvent des motivations



En découvrant les manipulations de sa banque durant la crise de 2008, Sam Rogers (Kevin Spacey, *Margin Call*) souhaite tout abandonner car il ne supporte plus ce milieu qui ne correspond plus à son éthique personnelle. Mais qu'importe, d'autres sont là pour le remplacer...

diverses. Certains, comme Van Loon (Robert De Niro) ne veulent en. Mora (Bradley Cooper) rien d'autre qu'une opportunité. Il devient son mentor, lui apprend les ficelles, mais seulement parce qu'il voit comment il peut se servir de lui. Jusqu'à la fin d'ailleurs il essaiera, finalement sans succès, de maintenir Eddie sous son contrôle. Malgré son âge, Van Loon est encore de la partie, il ne lâchera rien: il est là pour gagner.

En cela on pourrait le rapprocher de Gordon Gekko mais cela serait rater un aspect fondamental du film d'Oliver Stone. En effet, dès le début Gekko se voit en Fox et ce jeune ambitieux, prêt à tout, même au délit d'intimidation. Il descend alors son mentor, il le manipule c'est évident, mais il le dit lui-même "I look at you and I see myself" ("Je te regarde et je me vois"). Gordon Gekko veut transmettre sa vision du monde, mais

Fox refuse cet héritage. Le second volet de *Wall Street* permet de montrer que Gekko est toujours de la partie, même âgé. Peut-on alors dire: trader un jour, trader toujours ? Non, pas nécessairement car, en effet, ce n'est pas le cas de tout le monde. Certains, quand ils découvrent toutes les ficelles, abandonnent la partie. En se rendant compte des manipulations de sa banque durant la crise de 2008, Sam Rogers (Kevin Spacey, *Margin Call*) souhaite tout abandonner car il ne supporte plus ce milieu qui ne correspond plus à son éthique personnelle. Mais qu'importe, d'autres sont là pour le remplacer à l'image de Peter Sullivan (Zachary Quinto). Le jeu continue, seuls les joueurs changent. Le cycle se perpétue: tous les vieux loups étaient de jeunes ambitieux. Mais que deviendront les jeunes ambitieux ? ●



Vincent (Jesse Eisenberg), est un pionnier à sa manière; il cherche à repousser des limites qui ne figurent plus sur les cartes; l'accélération du temps devient alors un horizon négatif: la dromosphère (selon Paul Virilio dans son livre *L'horizon négatif*). Cette espace vitesse est un milieu sans autre référence que celle de la vitesse de la lumière comme horizon cosmique indépassable.

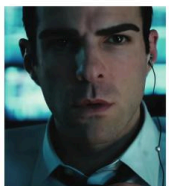
The Wall Street Project: le retour du mythe américain ?

Dans *The Wall Street Project*, sorti en 2018, deux cousins Vincent (Jesse Eisenberg) et Anton (Alexander Skarsgård) tentent de construire un câble de fibre optique reliant le Kansas et le New Jersey. Ce dernier leur permettra d'effectuer des transactions plus rapidement que leurs concurrents et ainsi de faire fortune. Pour cela, ils doivent traverser les États-Unis pour acheter les terres sous lesquelles ils veulent poser le câble. Or, comme l'a expliqué Jean-Baptiste Thoret, critique et historien du cinéma, voyager dans l'espace à Hollywood c'est voyager dans le temps. Ici, même si la destination se trouve à l'Est, on retourne aux origines de l'Amérique; la conquête de nouvelles terres avec l'espoir de faire fortune à l'arrivée et de toujours repous-

Pour être plus performant que leurs concurrents, Anton doit constamment améliorer son code pour gagner de précieuses millisecondes et son cousin, lui, doit surmonter des obstacles tels que des montagnes ou des courts d'eau.

ser les limites. En effet, pour être plus performant que l'entreprise concurrente, Anton doit constamment améliorer son code pour gagner de précieuses millisecondes et son cousin, lui, doit surmonter des obstacles tels que des montagnes ou des courts d'eau. Il semble alors que les traders soient les garants de cet esprit américain, cet esprit de conquête qui permet à n'importe qui

de réussir. Pourtant, les deux cousins finissent par se faire devancer par leur concurrent: le grand groupe défait les petits indépendants. Peut-on y voir la fin du mythe américain ? Est-ce que désormais, avec toutes ses grandes banques et ses vieilles institutions, le système est totalement clos ? L'espoir existe toujours de réussir par soi-même mais le jeu ne serait-il pas truqué ? Ou alors fut-il voir dans la nouvelle technologie qui rend obsolete celle des deux cousins, qui rendait déjà le métier de trader presque dépassé, l'annonce que, petit à petit, les nouvelles technologies finissent par remplacer les traders ? Après tout, avec l'apparition et la popularisation, ces dernières années, de la blockchain qui permet une finance décentralisée et totalement transparente, la question est légitime. ●



Le mot de la fin

Le trader dans le cinéma hollywoodien : entre splendeur et misère, entre condamnation et séduction...

Le traitement de la figure du trader dans les films hollywoodiens représente bien la complexité et l'ambiguïté du cinéma américain. S'agit-il d'une critique en règle du système capitaliste et de ses dérives, ou sommes nous face à la promotion d'un monde séduisant, glamour, où finalement, artificiellement, la morale est souvent sauve à la fin ? Le cinéma américain a la capacité, d'intégrer, de recycler, des thèmes sociétaux, parfois même les plus récents, ainsi que des analyses critiques, et de les transformer en scénarios, en films, dont la qualité dépend avant tout de leurs créateurs.

Le trader provoque, tout à la fois, répulsion et fascination. Jordan Belfort, dans *Le Loup de Wall Street*, en est l'exemple parfait : nous assistons à la dérive, puis à la destruction d'un personnage éminemment négatif, mais nous jouissons des excès de son style de vie, nous prenons plaisir à la maestria visuelle de la mise en scène...

Et si, finalement, il revenait au spectateur d'assumer cette ambivalence ? De réfléchir à ce qu'il vient chercher dans ces films, de ce qui dépend avant tout de lui, de sa position par rapport à ce qu'on lui propose.

N'oublions pas ce qui fait le succès public de ces œuvres filmiques : au-delà des points de vue artistiques ou politiques des auteurs, il s'agit avant tout de rendre spectaculaire, de spectaculatiser, ce monde de la finance. Il s'agit avant tout de divertissement.

Et comme on dit dans le show-business : It's all entertainment ! ●

Ulysse Ristorcelli
Rédacteur en chef

Remerciements à Céline Curjol, qui m'a fait avancer, plus loin...
À mon oncle Jacques pour son regard cinéphilique,
à Sophie, ma mère, pour TOUT !
Je dédie ce travail à Christian, mon père.

APRÈS SUBPRIMES ZOMBIES 2008
ILS REVIENNENT !...

WALL STREET ZOMBIES

UN FILM DE DAVID MERRILL LYNCH

“Le Feel Good Movie qui nous fait du bien!”

le dauphiné

**“Entre Rivette et les frères Dardenne,
une critique sociale implacable de l’esclavage contemporain”**

Liberation

Consultant malgré lui...

JE TE VEUX

Un film de Jérôme Le Diplomé

McKinsey
Bain
pwc
kpmg
Deloitte

